



© PhilippeMatsas/Opale

Diane Meur

Belgique

Biographie

Diane Meur est née en 1970 à Bruxelles et vit désormais à Paris. Après deux années de classes préparatoires au lycée Henri IV de Paris, elle intègre l'École normale supérieure où elle hésite entre germanistique, lettres modernes et histoire mais se lance très vite dans la traduction. Après avoir traduit de nombreux ouvrages, elle se lance dans la publication de son premier roman, *La Vie de Mardochée de Löwenfels écrite par lui-même*, qu'elle publie en 2002. Depuis lors elle a publié quatre romans chez Sabine Wespieser et continue son travail de traductrice en parallèle, notamment de Paul Nizon et de Stefan Zweig. Germanophile, elle a publié en septembre 2015 son dernier roman, *La Carte des Mendelssohn*, roman tentaculaire épousant trois siècles de l'histoire allemande.

Bibliographie

La Carte des Mendelssohn (Sabine Wespieser, 2015) (496 p.)
Les Villes de la plaine (Sabine Wespieser, 2011 ; Livre de Poche, 2015) (372 p.)
Les Vivants et les ombres (Sabine Wespieser, 2007 ; Livre de Poche, 2009) (711 p.)
Raptus (Sabine Wespieser, 2004) (266 p.)
La Vie de Mardochée de Löwenfels, écrite par lui-même (Sabine Wespieser, 2002 ; Livre de Poche ; 2010) (617 p.)

Mots-clés

- > Héritage
- > Saga familiale
- > Roman historique
- > Réalité et fiction
- > Biographie
- > Traduction

Ressources

Diane Meur parle de la Carte des Mendelssohn ([vidéo](#))
[Rencontre](#) avec Diane Meur autour de la Carte des Mendelssohn à la librairie La Galerne
[Page sur l'auteur](#) sur le site de l'éditeur Sabine Wespieser

Presse sur *La Carte des Mendelssohn*

« Diane Meur propose un voyage étourdissant dans le «Komplex Mendelssohn» avec ce roman d'une folle exigence, à la limite des genres. A force de brasser les origines, *La Carte des Mendelssohn* devient celle d'un monde si métissé qu'elle nous englobe toutes et tous à des degrés divers de cousinage. »

Le Temps

« Cette quête d'érudition s'est apparentée pour Diane Meur, ainsi que le raconte son livre, à une obsession aussi intime qu'insatiable. Avec *La Carte des Mendelssohn*, son cinquième roman, l'écrivaine réinvente brillamment le genre de la saga, en explorant les thèmes de l'héritage et des liens du sang. »

Le Monde des Livres

« En se lançant dans l'étude de cette famille prolifique, où on trouve un compositeur célèbre, un philosophe majeur ou un banquier d'importance, Diane Meur dresse la carte d'un pays éclairé en même temps qu'elle peint avec brio le roman d'une histoire familiale passionnante »

Libération

La Carte des Mendelssohn (Sabine Wespieser, 2015) (496 p.)



Au retour d'un séjour marquant à Berlin, Diane Meur, fidèle à son goût pour les filiations, décide de mener l'enquête sur Abraham Mendelssohn, banquier oublié de l'histoire, qui sert de pont entre le Voltaire allemand et un compositeur romantique plus précoce encore que Mozart. Mais comment ne pas remonter d'abord à l'origine, à Moses, le petit infirme du ghetto, qui à onze ans maîtrisait Torah et Talmud, à

quatorze ans partit seul sur les routes rejoindre à Berlin un professeur bien-aimé ? Comment, en pleines années 2010, ne pas se passionner pour cet apôtre de la tolérance, grand défenseur de la liberté de culte et d'opinion ? Et, accessoirement, père de dix enfants dont le banquier Abraham n'était que le huitième...

Happée par son sujet, l'auteur explore cette descendance, la voit s'étendre au globe entier et aux métiers les plus divers, jusqu'à une ursuline belge, des officiers de la Wehrmacht, un planteur de thé à Ceylan. Même quand on est, comme elle, rompue aux sagas familiales d'envergure, impossible de tenir en main cette structure : l'arbre généalogique se transforme en carte, La carte des Mendelssohn, qui envahit d'abord la table de son salon, puis le projet lui-même.

Tour de force d'un écrivain qui jamais ne perd le nord, *La Carte des Mendelssohn* finit par mettre à mal toute idée de racines, et par donner une image du monde comme un riche métissage où nous sommes tous un peu cousins.

Les Villes de la plaine (Sabine Wespieser, 2011 ; Livre de Poche, 2015) (372 p.)



Les Villes de la plaine est un roman antique, campé dans une civilisation imaginaire qui emprunte des traits à l'Égypte et à la Babylonie, mais aussi à l'Ancien Testament. Asral, le personnage-clé du roman, est scribe : sa mission est de produire une copie neuve du « testament d'Anouher », ce héros mythique qui donna des lois à la ville de Sir.

Très vite il s'avise que la langue sacrée qu'il transcrit est vieillie, que ses mots ont changé de sens, et que par conséquent la vraie fidélité à l'esprit des lois consisterait à les reformuler, afin qu'elles soient à nouveau comprises telles qu'elles avaient été pensées quatre ou cinq siècles plus tôt. Il se lance dès lors, secrètement, dans la rédaction d'une deuxième « copie », qui est en fait une traduction.

Son garde, un fruste montagnard, est pour lui un soutien précieux : pas seulement pour aller chercher des rouleaux de papyrus supplémentaire dans les magasins du haut palais, en prétextant que la réserve a brûlé. Mais aussi pour l'aider, par son bon sens et son recul d'étranger nouvellement arrivé, à trouver le mot juste : c'est qu'Ordjaneb (Ordjou pour les intimes, écrit malicieusement l'auteur) ne maîtrise ni la langue ni les codes de cette ville, qui en est confite.

Diane Meur, entre mythe et archéologie, érudition et parodie, brosse une fresque d'autant plus éblouissante qu'elle donne d'intéressantes clefs de réflexion sur le monde d'aujourd'hui... sans que jamais ne soit perdu le pur plaisir du mensonge romanesque.

Les Vivants et les ombres (Sabine Wespieser, 2007 ; Livre de Poche, 2009) (711 p.)



En Galicie, terre rattachée à l'empire habsbourgeois depuis le partage de la Pologne, l'obscur famille Zemka reconquiert le domaine fondé par un ancêtre noble et s'engage fiévreusement dans la lutte d'indépendance polonaise. Pour retracer son ascension puis sa décadence, l'auteur convoque une singulière narratrice : la maison elle-même qui, derrière sa façade blanche et son fronton néo-classique, épie ses habitants.

Indiscrète et manipulatrice, elle attise les passions, entremêle les destins, guette l'écho des événements qui, des révolutions de 1848 aux tensions annonciatrices du désastre de 1914, font l'histoire de l'Europe. Elle est partout, entend tout, garde en elle toutes les ombres d'un passé qu'elle connaît mieux que les vivants. Mais les vivants ont sur elle un avantage qu'elle leur envie : leurs drames, leurs désirs et leur mobilité. Les femmes surtout la fascinent. Condamnées comme elle à la réclusion dans la sphère domestique, elles sont réduites, de mère en fille et de tante en nièce, à attendre l'amour en scrutant l'horizon. Mais l'horizon, c'est toujours la plaine, les champs, le clocher de la petite église uniate. Les arbres poussent, les vies se nouent et on dirait que rien ne change... Rien ne change, vraiment ? Pourtant, voilà qu'on se trouve au seuil du XX^e siècle avec l'impression d'en avoir déjà entrevu les exodes, les cassures et les embrasements. Une jeune femme, enfin, réussira à s'en aller...

Raptus (Sabine Wespieser, 2004) (266 p.)



Il n'est pas toujours facile d'être le fils d'un homme politique. Encore moins si ce dernier vous a élevé seul, dans le grisant désordre des années 1970, et vous a fait partager le secret des convictions révolutionnaires qu'il dissimule en menant officiellement une carrière au parti socialiste.

Tel est le cas de Matthieu Wirth, étudiant plutôt brillant prisonnier d'obsessions qui, non sans drôlerie, compliquent son quotidien. Leur ressassement, toutefois, va être brisé net par la double secousse d'un coup de foudre amoureux et d'une tempête médiatique - où le héros découvre que son père l'a trahi. Alors tout bascule. Les uns après les autres, les repères réalistes s'altèrent à mesure que l'on plonge, avec Matthieu, dans une folie mystique aux décors inquiétants qui réordonne motifs politiques et roman familial en une théologie délirante, mais finalement libératrice.

Scènes croquées avec un art caustique, échos de la grande histoire, joyeuse empathie pour un héros persuadé que Dieu est bien vivant, mais réfugié en Suisse... Comme dans son premier roman, l'auteur explore ici le thème de l'hérité et l'obscur confluence entre subversion et religion.

La Vie de Mardochée de Löwenfels, écrite par lui-même
(Sabine Wespieser, 2002; Livre de Poche ; 2010) (617 p.)



Les noms sont souvent un destin : celui de Mardochée, ainsi baptisé selon le vœu imprudent d'un de ses aïeux lors de la troisième croisade, le mènera bien loin du duché familial dont il semble un temps promis à reprendre la succession. Dans le récit haut en couleur de ses apprentissages, où se superpose, à la mélancolie narquoise du narrateur vieillissant, l'ironie tragique de l'histoire, on découvre

un XI^e siècle très détaché des conventions du genre historique. Sans doute y voit-on se dérouler aventures de grand chemin, scènes de liesse et complots politiques ; sans doute y croise-t-on, parmi d'autres figures réelles ou inventées, maître Eckhart, Guillaume d'Ockam et Marsile de Padoue.

Mais toujours le pittoresque le cède à la fantaisie désinvolte de l'auteur, les truands y sont bons pères de famille, les théologiens athées, les rejetons d'empereur républicains... Sur fond de heurts et d'échanges entre les trois religions du Livre, dans un Saint-Empire germanique tiraillé entre guelfes et gibelins, Mardochée, humaniste avant l'heure, relate ses errements amoureux, son initiation aux doctrines hétérodoxes, son progressif éveil à un monde violent et inique ; tandis que déjà se profile, avec la grande peste, une première catastrophe de la raison.